



Raymond Bayssac est né à Verdun, S/G. dans le F. O. R.
Il est entré dans l'aviation en 1931 à l'école de Villacoublay.

Élève de l'école d'Isles, il quitte momentanément l'armée de 1932 à 1935.

En 1939 il est EOR à Tours, puis à Bordeaux.

Après l'armistice il entre au réseau de renseignements « Georges - France 31 »

Le 1^{er} mai 1944 il rejoint le groupe "Normandie", est abattu et fait prisonnier le 30 juillet de la même année.

De 1945 à 1960 il est officier d'active, puis quitte définitivement l'armée pour s'établir comme agriculteur dans son pays natal.

"Même prisonniers les Russes restaient des combattants"

De mon entrée ds la résistance, en août 1941, à mon arrivée en URSS, le 1^{er} mai 1944, la route avait été longue et souvent pénible; elle le fut tout autant de juillet 1944 à ma libération des camps de prisonniers soviétiques en Allemagne en avril 45.

Cette rude épreuve correspondait cependant au sentiment que j'éprouvais de la nécessité de continuer la lutte jusqu'au bout.

À l'appel du 18 juin je m'emparai d'un Bloch 200 sur le terrain de Mérignac pour gagner l'A.F.N.

Des ennuis mécaniques sérieux nous firent alors nous poser à Toulouse, mon camarade des E.O.R. ^{Excusez-moi} nous traitant de déserteurs et quelques mécaniciens, et regagner Bordeaux tout penauds.

Devant le commandant de Boulémont, commandant
l'école des F.O.R., nous traitant de « déserteurs »
nous n'en, menions pas large, mais notre
affliction était ailleurs. Pour nous c'était rate!

J'étais entré dans l'aviation en mars 1931
comme élève pilote à l'école Morane Saulnier
à Villacoublay. Nanti du brevet de pilote militaire
j'étais affecté à la section chasse à Istres. Puis,
de ma propre initiative, j'étais passé dans l'obser-
vation; On me l'avait conseillé pour pouvoir entrer
un jour dans l'aviation civile. Mon service
militaire s'était terminé à la base 36 à Pau à
la fin de 1932. Là, j'ai quitté l'armée de l'Air,
mais le démon de l'aviation ne m'avait pas
quitté.

J'ai en effet, avec un ami, acheté un avion
et de 1933 à 1935 j'ai fait des meetings ici ou
là, dans ma région. Mais cela ne marchait pas
très fort, et en mai 1935 j'ai repris du service
comme sergent pilote à Cazaux. J'y ai passé
quatre années merveilleuses. Pilote à la division
des avions, je volais beaucoup, sur tous types
d'appareils, du monoplace au multimoteur, et je
dépassai rapidement le millier d'heures de vol.

Hélas en 1939 la guerre a surgi.
Admis F.O.R., je suis allé faire le peloton à
Tours; puis les cours de l'école de l'Air à
Bordeaux, dans un groupement spécial qu'on
appelait G.S.2.

J'étais là quand l'armistice fut signé.
Après le faux départ, relaté plus haut, puis
un autre sur le paquebot « Flandres », dont
l'équipage s'était mutiné l'école des F.O.R.
avait gagné la zone libre à la Réole
entre Agen et Bordeaux. Les cours et l'instruction

63.02.62

21
militaire s'étaient sérieusement relâchés, et je me retrouvai début 1941 à la base d'Agen complètement désorganisée.

Quelques mois après, j'étais démobilisé. Nous cherchions toujours, avec mon camarade Secussan, le moyen de gagner l'Afrique du Nord. Ce fut lui qui trouva le premier la filière lors d'un voyage par train.

Rapidement nous fûmes mis en présence de Fallo, chef du réseau de renseignements "George - France". Il n'acceptait pas notre départ, quoiqu'il pût s'y prêter facilement. Notre place était en France; et le travail que nous y accomplissions beaucoup plus profitable à la cause alliée que nous le pensions, nous disait-il. Dans notre rage d'agir vite, nous étions très déçus, mais après quelques réticences, nous nous laissâmes convaincre. J'étais bientôt embauché comme ajusteur à l'usine Prigent à Toulouse et devenais agent C. K. 31 chargé de l'aéronautique de la région.

Je recrutai facilement des agents dans chacune des autres usines d'aviation - Latécoère, Dewoitine, Leduc, dont les essais de tuyère se poursuivaient en secret dans une ferme. ainsi qu'à Francasal et à la gare pour connaître les mouvements d'avions et des troupes allemandes.

Ses renseignements étaient rapidement nombreux et je les voyais joyeusement s'acheminer vers Londres, soit par Sylva, le courrier d'Espagne, soit par Petit. Pierre notre radio. En juin 1942 le réseau voulait des renseignements sur la zone côtière Hendaye - Rochefort. Je partis avec mon camarade Secussan prospecter différents coins de la côte

et y recruter de nouveaux agents. La chose ne fut pas facile, et les quelques connaissances que nous y avions nous aidèrent beaucoup.

Le passage continué de la ligne de démarcation s'avéra parfois difficile, mais nous ramenions tous les huit jours une multitude de renseignements de tous ordres : arrivée et départ des sous-marins ennemis de la base de Lormont, contrôle des bases aériennes allemandes de Mèignac et de la Corme, emplacements des dépôts de munitions de la forêt interdite de la Combe, forteresses et constructions, transports ferroviaires, mouvements des troupes, etc. Je remplissais des pages de texte et de croquis, et ça partait pour Londres!

C'était enivrant mais combien dangereux! En janvier 1943, Falloco était arrêté par la Gestapo dans sa villa de Gan près de Pau. Cela ne l'empêchait pas de continuer à nous contacter, mais hélas sur ordre de la Gestapo et suivi par elle.

Les mois qui suivirent furent très pénibles; je fuyais de cachette en cachette, chez des amis ou dans les bois, ne risquant que très rarement le retour à la maison; celle-ci était fréquemment visitée par la Gestapo. Je ne pouvais plus voir mes deux filles qui risquaient de parler. Arrêté par les gendarmes de Molières, puis relâché, suivi par la Gestapo au réseau "Nitridate" que je venais de contacter et où je risquais de compromettre tout le monde, je décidai de passer par l'Espagne pour rejoindre les Forces françaises libres.

J'avais pris contact avec le responsable de

3
d'évasion et devais le revoir une deuxième fois au Regina à Toulouse, avant le départ. Le Regina était le siège de la Gestapo; la Gestapo qui me connaissait bien! Je me maquillai de mon mieux et la peur au ventre, dans ce milieu grouillant d'Allemands, j'eus tous les renseignements pour le passage. Le 6 octobre 1943, je gagnai Lourdes-Barbaza, point de ralliement.

Le convoi comprenait une trentaine d'évadés. Il y avait de tous mondes: un pilote australien « récupéré », quelques résistants, des juifs, des gamins courageux, tel Ittaro Bonquerille, et aussi... six révolvers à distribuer car les Allemands connaissaient le parcours et risquaient d'intervenir. Il intervint bien, heureusement pour nous sans résultat.

En quittant de nuit le lit de la rivière de l'Ousse, que nous empruntions pour gagner la montagne, nous avons été rejoints sur la route par deux camions allemands chargés de soldats mitrailleurs au poing, dont certains perchés sur les ailes. Nous n'avons eu que le temps, avant que les phares, de nous laisser tomber dans le fossé profond qui bordait la route. Moins heureux, le convoi suivant avait été intercepté et anéanti. Seul, un des passeurs venu nous rejoindre en prison en Espagne s'était échappé.

À Barbastro, prison infâme, mais où avec un peu d'argent on pouvait se maintenir, et à Miranda où l'hygiène était plus déplorable que la nourriture, on était loin des « conditions » des camps de prisonniers russes que je devais connaître un peu plus tard.

J'ai été interné en Espagne pendant trois mois. Libéré le 1^{er} décembre 1943 et embarqué à Malaga sur le « Surcouf » je suis arrivé à Casablanca. J'ai demandé à revoler au plus vite et j'ai été envoyé

au réentrainement chasse à Feknis. J'ai volé sur Curtiss, Morane 230, Dewoitine 520, fait de la patrouille, mais on n'a pas voulu me faire passer mon brevet de chef de patrouille, et m'affirmant que cela serait automatique dès mon arrivée en Angleterre, car j'étais désigné, paraît-il pour combattre sur le front occidental.

Au « Normandie » grâce à Martin La Meslée. Je savais que les résistants évadés de France avaient le droit de choisir leur unité; j'avais choisi « Normandie Niemen » et j'insistais. Face à un refus devenu systématique, et en désespoir de cause, j'ai fait appel à mon camarade Marin La Meslée, capitaine et déjà célèbre par ses victoires aériennes. Ma désignation pour le « Normandie Niemen » a naturellement été immédiate.

Nous sommes partis cinq pour la Russie: le capitaine Matias, le lieutenant de la Salle, les aspirants Lorillon, Versini et moi-même. Voyage classique pour Alger, le Caire, Tchérar, où nous étions merveilleusement accueillis par les ressortissants français de ces capitales. Après le traditionnel mois d'attente à Tchérar, pour obtenir le visa russe, nous avons pris la direction de Moscou par Bakou et Stalingrad. Nous sommes arrivés dans la capitale soviétique le 1^{er} mai 1944.

Presque aussitôt nous avons rejoint Foula, où l'escadrille « Normandie - Niemen » étaient à l'entraînement.

Après un tour de contrôle sur Yak 7 avec Marki, j'ai été désigné pour être l'équipier de Lefèvre. Malheureusement, au retour, Lefèvre s'écrasa en flammes sur le terrain de Doubrovka et malgré

les soins prodigués par les médecins russes il mourait bientôt de ses graves brûlures.

Je n'avais plus de chef de patrouille et volais au hasard des désignations et des missions. Celle du 30 juillet 1944 correspondait à la grande bataille sur le « Niemen » que se livraient Russes et Allemands.

Nous avons décollé, René Challe et moi, après que le général Pouyade nous eut avertis qu'il y aurait certainement de la bagarre, car l'aviation allemande harcelait les troupes russes qui tentaient de franchir le « Niemen ». Nous étions à 50 kilomètres du terrain, à 3500 mètres d'altitude, quand j'aperçus neuf Stukas légèrement plus haut, venant vers nous à notre droite. J'ai averti Challe et nous avons arrêté notre tactique; c'est-à-dire que nous foncions sur eux pour virer ensuite à droite, presque à la hauteur, et nous placer en position d'attaque.

Allongé sur le fuselage, le parachute coince par l'appui-tête.

C'est alors que j'accomplissais cette manœuvre de relèvement, constant que les mitrailleurs des Stukas - tous les neuf sans doute, se mirent à tirer. Protégé par les plaques de blindage, je reçus les balles dans les pieds, et les canalisations d'essence percées, l'avion prenait feu. J'étais bien touché! J'ouvris aussitôt le cockpit et, débouclant mes bretelles, je cherchai à m'éjecter rapidement de l'appareil. Mais pleins gaz, le manche lâché, celui-ci s'était mis en léger piqué à une très grande vitesse. J'étais allongé sur le fuselage, le parachute siége coince par l'appui-tête.

Au plus mal, je réussis, par appel des

jambes, à poser mes pieds sur le siège; puis à me recroquer suffisamment pour atteindre le manche du bout des doigts. Très doucement je remis le nez du yak vers le ciel, craignant l'explosion autant que les flammes qui me léchaient la figure, je me laissai glisser sur le côté gauche du fuselage. Je fus extrait comme un boulet et projeté sur l'empennage que je heurtai violemment avec la hanche droite. L'air frais était bon, aux brûlures qui m'avaient fermé les yeux et, satisfait sans doute d'avoir quitté cette fournaise, je me laissai descendre en chute libre, oubliant de tirer sur la commande de mon parachute. Quand j'y songeai, enfin, la poignée était sortie de sa gaine et je ne la retrouvai pas, je tirai sur le câble de mes deux mains. Au déploiement, le choc m'avait ouvert les yeux, le sol était affreusement près, 100 mètres, 80 mètres peut-être. Je tombai dans une clairière remplie de soldats allemands.

Je m'étais fort mal reçu au sol; beaucoup plus sur les fesses et les reins que sur les jambes. J'étais assommé!

Très rapidement les Allemands se sont approchés. L'un d'eux armé d'un couteau a tranché mon ceinturon pour s'emparer de mon revolver. Après que j'eus déclaré que j'étais Français, un autre m'a interpellé:

- Franzose! Franzose! allez debout!

J'essayai de me relever, mais je tombai.

- Allez debout!

Je retombai.

Alors, s'approchant tous, ils m'ont retiré mes bottes très facilement du pied gauche; elle était

pleine de sang, les chairs criblées d'éclats; mais l'autre fut très difficile à extraire, la jambe entière ayant énormément gonflé; je ne la sentais plus jusqu'à la hanche, siège d'une forte douleur. Ils m'avaient emporté à l'orée de la forêt près d'un commandant affairé à ranger cartes et papiers. Il avait fait vider mes poches et enfermé le tout dans mon mouchoir qu'il avait remis à un sous-officier; d'interrogatoire point; tous m'observaient furtivement et semblaient convenir entre eux que je ne m'en tirerais pas.

Une grosse torpédo s'était approchée, et j'étais installé de tout mon long sur le siège arrière, sur mon parachute.

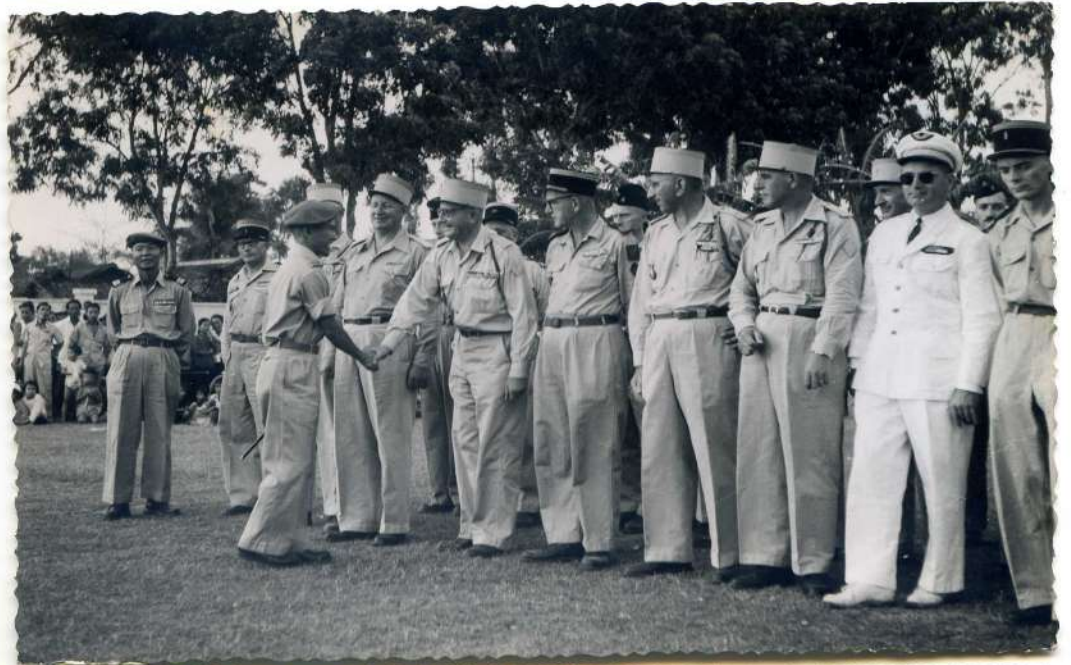
Pendant quelques dizaines de minutes j'ai assisté à leurs préparatifs de départ; ils arrachaient les lignes téléphoniques, ramenaient de la forêt du petit matériel qu'ils entassaient dans des camions qui partaient par de petits convois.

Abattu une heure après, j'étais chez les Russes...

Les neuf Stukas sont repassés au ras du sol, le Yak de Challe à leur poursuite; mais je n'entendais pas ses mitrailleuses, peut-être entendais-je très mal avec mes gros bourdonnements de tête?

Tout s'était donc passé très vite, et j'apprendrai plus tard qu'abattu une heure après j'aurais atterri au milieu des Russes qui avaient passé le « Niemen ».

La torpédo s'était mise en route; mais avant le départ le sous-officier avait déposé mon mouchoir sur mon ventre, puis il s'était assis près du chauffeur.







COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE
AGENCE CENTRALE DES PRISONNIERS DE GUERRE

Rappeler dans la réponse :

GENÈVE, le 21.12.

Chèques postaux I. 5527
Téléphone 5 52 00
Téleg. "INTERCROIXROUGE"

Serv. Fr.
1 DF 10.834
MG

19/11

Madame VERDUNOIS
SAINT ARNAUD
Dept. de Constantine
Algérie

Nous avons l'honneur de vous informer
que nous venons de recevoir, de l'Homme de Con-
fiance du STALAG XIII D, le renseignement suivant,
daté du 31.10.1944:

"VERDUNOIS Jean, né le 3.6.1916 à Ajaccio,
résidant à St Arnaud (Dept. de Constantine),
sous lieutenant de nationalité française
est actuellement de passage au STALAG XIII D.
Cet officier a déclaré appartenir à l'Esca-
drille "Normandie" Colonel Pouillade opérant
sur le front russe. L'intéressé est guéri de
ses blessures et considéré comme prisonnier
russe. Il me fut permis de lui parler et de
lui faire distribuer des colis de la Croix-
Rouge ainsi que quelques effets indispensables."

Nous vous engageons à nous faire parvenir
le texte d'un court message que nous tâcherons de
transmettre au prisonnier de guerre par l'intermé-
diaire de l'Homme de Confiance du STALAG XIII D.

./.

COMITE INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE
AGENCE CENTRALE DES PRISONNIERS DE GUERRE



Chèques postaux 1 5227
Téléphone 52300
Télex "INTERCROIXROUGE"

Rappeler dans la réponse :

GENEVE, le 21.12.

Serv. 41.
I DE 10.834
MG

Nous ne pouvons aucunement vous garantir que cette transmission aura lieu et en tout cas, nous ne pouvons pas vous engager à écrire à cette adresse, car il est probable que la correspondance ne sera pas remise au destinataire.

Nous vous prions de croire, Madame, à l'expression de notre considération distinguée.

Nous avons l'honneur de vous informer que nous venons de recevoir, de l'Homme de Confiance, le renseignement suivant :

Comité International de la Croix Rouge
Agence centrale des prisonniers de guerre

Handwritten signature: P. ...

LEBONNEUR Jean, né le 3.6.1916 à Jaccio, résidant à St Armand (Dept. de Constantine), sous lieutenant de nationalité française est actuellement de passage au STALAG XIII D. Cet officier a déclaré appartenir à l'Escadron "Normandie" Colonel Bouillade opérant sur le front russe. L'intéressé est guéri de ses blessures et considéré comme prisonnier russe. Il ne fut permis de lui parler et de lui faire distribuer des colis de la Croix-Rouge ainsi que quelques effets indispensables.

Nous vous engageons à nous faire parvenir le texte d'un court message que nous tâcherons de transmettre au prisonnier de guerre par l'intermédiaire de l'Homme de Confiance du STALAG XIII D.

CITATION POUR LEGION D'HONNEUR

Décret du 30 Juin 1947 portant annulation de cession
Médaille Militaire et nomination dans la
Légion d'Honneur.

(J.O. N° 157 du 4.7.47)

"Vieux pilote, calme, adroit et courageux. Evadé de France par l'Espagne en 1943, s'est ensuite déclaré volontaire pour combattre sur le front germano-soviétique. S'y est de suite révélé un excellent équipier, ardent au combat et volontaire pour toutes les missions. A participé à l'offensive victorieuse qui a conduit son unité de la Région de Vitelsk aux frontières de la Prusse Orientale. Y a effectué quinze missions offensives dont sept escortes de bombardiers à plus de 200 kms en territoire adverse. En toutes circonstances, a toujours su faire montre de la plus grande habileté".

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec palme.

COPIE CERTIFIEE CONFORME

PARIS, le

Le Commandant M. CANDELIER

Commandant le Détachement de l'Armée de l'Air
auprès du Secrétaire Général à l'Aviation
Civile et Commerciale

M. Candelier





By this
Certificate of Service
I record my appreciation of the aid rendered by
Baysade Jean
as a volunteer in the service of the United Nations
for the great cause of Freedom.

B. L. Montgomery
Field Marshal

Commander-in-Chief, 21st Army Group

Date 6 Mai 1946
Serial No. F/0030





De mon entrée dans la Résistance en AOUT 1944 à mon arrivée en Russie le 1^{er} MAI 1944 la route avait été longue et souvent pénible ; elle le fut bien davantage de Juillet 1944 à ma libération des camps de prisonniers soviétiques en Avril 1945.

Cette rude épreuve correspondait cependant au sentiment que j'éprouvais de la nécessité de continuer la lutte déjà entreprise à l'Appel du 18 Juin 1940 en m'emparant d'un Block 200 sur le terrain de Bordeaux pour gagner l'A.F.N. Des ennuis mécaniques nous firent alors nous poser à Toulouse. -- Mon camarade des E.O.R. LECUSSAN et quelques mécaniciens -- et regagner Bordeaux le Lendemain pour nous y entendre déclarer "Deserteur" par le Commandant de Bonlémont Commandant de l'école. C'était raté !

J'étais rentré dans l'Armée de l'Air en mars 1931 comme élève-pilote à l'École Morane-Saulnier à Villacoublay. Nanti du brevet militaire j'étais affecté à la section chasse à Istres puis j'étais passé de ma propre initiative dans l'observation ; on me l'avait conseillé pour pouvoir un jour rentrer dans l'aviation civile. D'Istres j'ai été affecté à l'escadrille de la Base de PAUC où j'ai terminé mon service à la fin de 1932.

Là j'ai quitté l'armée de l'air, mais pas le démon de l'aviation.

J'ai, en effet, acheté un avion avec un ami et de 1933 à 1934 j'ai fait des meetings ici ou là dans ma région. Mais cela ne marchait pas très fort et quand j'ai eu l'occasion, j'ai repris du service comme Sergent pilote à Cazaux. J'y ai passé quatre années

merveilleuses partageant l'aviation et la vie familiale -- Je m'étais marié en 1936 -- J'étais à la division des avions et je volais beaucoup, sur tous types d'appareils, du monoplace au multimoteur : Nieuport 52 - Loire 46, Mureaux, Block 200, Auriot I45. etc

C'était parfait, mais la déclaration de guerre est arrivée et ayant eu la possibilité d'être admis aux E.O.R. je suis allé faire le peloton de Tours ; puis à l'Ecole de l'Air à Bordeaux dans un groupement spécial qu'on appelait G.52. J'étais là quand l'Armistice a été signée. Après le faux départ en A.F.N. relaté plus haut, puis un autre sur le Paquebot "FLANDRES" dont l'équipage s'était mutiné l'école des E.O.R. avait gagné la zone libre à la REOLE entre Agen et BORDEAUX. Les cours et l'instruction militaire s'étaient relâchés sérieusement et je me retrouvais début 1941 à la Base d'Agen complètement ~~démobilisé~~ désorganisé. J'étais démobilisé début Aout 1941.

Mon Camarade LECUSSAN -- nous cherchions ça depuis longtemps -- avait pris contact avec la résistance et nous fûmes présentés à PALLOC, devenu Chef de réseau "GEORGES - FRANCE " après les déportations à RAVENSBRUCK de Madame Louis qui l'avait précédé. Je suis donc rentré dans ce réseau officiellement en Octobre 1941 et envoyé aux Usines Bréguet comme ajusteur. Je recrutais facilement un Agent Chef DEWOITINE chef LATECOERE, et Chef LEDUC dont les essais de se faisaient secrètement dans une ferme et visitais fréquemment Francazals et y relevais le trafic. Je fournissais tous les renseignements que je puisais à ces sources et je les voyais avec joie s'acheminer immédiatement à LONDRES soit par SILVA le courrier d'Espagne soit par le poste émetteur de PETIT PIERRE.

En Juin 1941 le réseau voulait des renseignements sur la zone côtière Hendaye - Rochefort. Je partis donc avec mon camarade LECUSSAN munis de fausse carte d'identité, prospecter différents coins de la côte et y recruter des agents. La chose ne fût pas facile, non plus que

le passage continuuel de la ligne de démarcation, mais les renseignements de tous ordres : arrivée et départ des sous-marins ennemis à la base de LORMONT, trafic aérien de Mérignac et de Corme, les énormes dépôts de munitions de la forêt interdite de la Coubre, les fortins en construction, les unités sur place, les mouvements de troupes, les hôpitaux disséminés le long de la côte, les transports ferroviaires etc ... tout cela partait tous les 8 jours pour LONDRES soit par radio soit par courrier.

En Janvier 1943 PALLOC était arrêté par la GESTAPO dans sa villa de GAN près de PAU. Cela ne l'empêche pas hélas de continuer à nous contacter, suivi de la GESTAPO et -- à sa décharge -- sans doute sur ordre. Les mois qui suivirent furent très pénibles ; je fuyais de cachette en cachette chez des amis ou dans les bois ne risquant que très rarement de nuit ma famille, celle-ci étant continuellement visitée par la GESTAPO. Arrêté puis relâché sur intervention de Mr LEDUARD maire de THIONVILLE réfugié chez Mr DURROCHER préfet de TARN et GARONNE par les gendarmes de MOLIERES : suivi par la GESTAPO au réseau "MITHRIDATE" que je venais de contacter et où je risquais de compromettre tout le monde je décidais de passer par l'ESPAGNE pour rejoindre les forces françaises libres - J'aurais voulu le faire beaucoup plus tôt ; mais à ~~xx~~ ce moment là le réseau m'en avait empêché.

J'avais pris contact avec le responsable de la filière de ce genre au Regina à TOULOUSE où il m'avait donné rendez-vous. Le Regina était le siège de la GESTAPO ! Je me maquillais de mon mieux et la peur au ventre, au milieu d'officiers et de soldats allemands il me donnait tous les renseignements pour le passage.

Le jour fixé je gagnais LOURES - BARBAZAN point de raliement après avoir fait mes adieux à ma femme et à mes enfants. Le convoi comprenait une trentaine d'évadés. Il y avait de tout monde : un pilote australien, quelques résistants, des juifs, quelques gamins courageux dont ITTARD LONGUEVILLE et six à distribuer car les allemands connaissaient le parcours d'évasion. J'ai pu reconnaître dans le café nous nous rassemblions un agent de la GESTAPO qui me filait à MOISSAC.

C'était très mauvais signe. On a d'ailleurs failli tous y rester car en quittant de nuit le lit de l'OURSE que nous avions emprunté pour gagner la montagne nous avons été rejoints par deux camions allemands chargés de soldats mitraillettes au poing dont certains perchés sur les ailes. Nous n'avons eu que le temps, avant que les phares nous prennent de nous laisser tomber dans les profonds fossés qui bordait la route. On a d'ailleurs appris par deux passeurs venant nous retrouver en prison en Espagne que le convoi suivant avait été intercepté et anéanti par les allemands, sauf eux. A Barlastro, prison infâme, ~~mais~~ mais où avec un peu d'argent on pouvait se maintenir à MIRANDA où les conditions d'hygiène étaient plus déplorable que la nourriture on était bien en deçà des honneurs d'un camp de prisonniers Russes. Ici au moins on ne mourrait pas de faim.

De Barbastro nous avons donc été à MIRANDA pour y être libérés en décembre 1943. Envoyés à MALAGUA et embarqué sur le SURCOUF je suis arrivé à CASABLANCA le 31 Décembre 1943 ; c'était une nouvelle ère qui commençait.

A CASABLANCA j'ai demandé à revoler au plus vite et j'ai été envoyé au réentraînement chasse à MEKNES. J'ai fait rapidement un peu de tout. Curtiss, Morane 230, DEWOITINE 520, SIMOUN de la patrouille mais on n'a pas voulu me faire passer mon brevet de chef de patrouille que je réclamais instamment en m'affirmant que cela serait automatique dès mon arrivée, en Angleterre, car j'étais destiné parait-il à combattre sur le front occidental. J'affirmais que les résistants évadés de France avaient le droit de choisir leur unité ; peine perdue.

En désespoir de cause, j'ai fait appel à mon camarade MARIN LA MESCLEE capitaine et déjà célèbre par ses victoires aériennes qui d'emblée a obtenu mon départ pour le NORMANDIE NIEMEN que je réclamais.

Nous sommes partis 5 pour la Russie, le Capitaine MATRAS, le Lieutenant de la Salle, les aspirants LORILLON, VERSINI et moi-même voyage classique par ALGER, LE CAIRE, THEHERAN. ou nous étions merveilleusement accueillis par les ressortissants Français de ces capitales. Après le traditionnel mois de délai à Téhéran pour obtenir le visa Russes nous avons pris la direction de MOSCOU par BAKOU et STALINGRAD.

nous sommes arrivés dans la capitale soviétique le 1^{er} MAI 1944 et avons presque aussitôt rejoint TOULA où l'escadrille NORMANDIE NIEMEN était à l'entraînement. Après un tour de contrôle par MARCHÉ sur YAK 7 j'ai été désigné pour être l'équipier de LEFEBVRE le n° 1 de la NORMANDIE à cette époque.

J'ai fait une première mission sur les lignes allemandes ~~xxx~~ APOUYADE et LEFEBVRE. Malheureusement ce jour-là LEFEBVRE s'écrasa en flammes sur le terrain et malgré les soins attentifs que lui prodiguèrent les médecins russes il devait mourir de ses grosses brûlures.

Je n'avais plus de chef de patrouille et volais au hasard des désignations et des missions. Celle du 30 Juillet 1944 correspondait à la grande bataille sur le NIEMEN que se livraient Russes et Allemands.

Nous sommes patyis et MATRAS, CHALLES et moi après que POUYADE nous ait averti qu'il y ~~aurait~~ sûrement de la bagarre car l'aviation allemande harcelait les troupes russes qui tentaient de franchir le NIEMEN. Nous étions à cinquante kilomètres des terrains à 3500 mètres d'altitude quand j'ai aperçu un Stukas qui venait face à nous légèrement plus haut. J'ai averti CHALLES et nous avons arrêté notre tactique, c'est-à-dire que nous foncions sur eux en montant légèrement sur leur gauche pour virer ensuite à droite par un grand demi-cercle les devancer et nous placer en position d'atta

C'est alors que j'accomplissais cette manoeuvre de relèvement constant que les mitrailleurs des Stukas -- tous les 9 sans doute -- se mirent à tirer ; protégé des coups par les plaques de blindage, je reçus les balles dans les pieds et les canalisations percées le YAK prit feu. Ouvrant le Cockpit et débouclant mes bretelles je cherchais à m'éjecter de l'appareil ; étant resté plein gaz et ayant lâché le manche à balai je me trouvais en léger piqué d'une très grande vitesse couché de dos par collision sur le fuselage.

Le parachute siège empêtré dans l'appui tête, je ne sais trop comment je réussissais par appel des jambes à poser mes pieds sur le siège, et à me rapprocher du cockpit, suffisamment pour atteindre le manche du bout des doigts. Très doucement je tirais le nez de l'appareil vers le ciel et craignant l'explosion qui ne pouvait tarder je me laissais aussitôt glisser sur le côté gauche du YAK ; j'en fus extrait comme un boulet et projeté sur le revêtement que je heurtais violemment de la cuisse gauche. Les brûlures quoique légères m'avaient fermé les yeux et c'est ainsi que je commençais ma chute libre quoique aussi calme et aussi rassuré que me permettait de l'être une situation aussi critique. Je ne pensais pas tout de suite à tirer les pousquetons de mon parachute. Quand je tirais enfin dessus de toute la force de mes deux mains et que le parachute se déploya mes yeux s'ouvrirent au choc je n'étais qu'à 80 mètres du sol. Je tombais dans une clairière remplie de soldats allemands qui me tiraient dessus.

Je m'étais reçu sur les reins et presque assomé je ne parvenais que très difficilement à redresser le torse appuyé sur mes deux mains. Les soldats allemands se sont rapidement approchés et l'un d'eux armé d'un grand couteau à tranché mon ceinturon pour s'emparer de mon revolver. Je leur dis tout de suite que j'étais Français. Après m'avoir demandé plusieurs fois de me lever et devant mes tentatives vaines ils m'avaient assis et enlevé mes bottes.

Ma jambe gauche transpercée d'éclats, mes bottes pleines de sang, quand à la jambe droite qui avait énormément gonflé je ne la sentais plus, sauf à la hanche siège d'une douleur très vive.

Les brûlures légères avant mon éjection de l'appareil m'avaient enlevé cils et sourcils et fait des plaies au menton et au poignet droit, mes yeux étaient injectés de sang, ma tête bourdonnait sans cesse et tombait de droite à gauche m'obligeant en reposant le coude à la maintenir par les cheveux.

Les Allemands n'avaient porté à l'orée de la forêt devant un commandant qui sans m'interroger avait fait fouiller mes poches et placer le tout dans mon mouchoir qu'il remettait à un sous-officier.

Puis une grande Torpédo s'est approché et je fus installé couché sur mon parachute sur la banquette arrière. J'attendis ainsi quelques heures et assistais à leur préparations de départ arrachant les lignes téléphoniques engouffrant dans des camions un matériel hétéroclite. J'ai appris ensuite que les Russes ~~savaient~~ rapidement traversé le NIEMEN situé à quelques kilomètres et qu'une heure plus tard je serais tombé dans leurs lignes.

Mais pour l'heure la voiture qui me transportait se mettait en marche et le sous-officier après s'être installé près du chauffeur avait posé mon mouchoir et son contenu sur mon ventre. Ma grande obsession était la carte d'identité russe qu'y s'y trouvait et où figurait mon vrai nom, je ne cessais de penser à la GESTAPO de la résistance, je voyais entre leurs mains et tout comptes faits j'étais perdu. Je ne sais trop comment j'ai fait pour le saisir prestement dans mon manchon, séparer chaque feuillet et les jeter les uns après les autres dans la campagne polonaise.

Je devenais un prisonnier militaire, ne craignant plus la GESTAPO et malgré mes graves blessures retrouvais un moral de fer.

Je préparais les interrogatoires inévitables, qui allaient suivre ; mon avion était le 36, je serai né en 1916, le 6 Juin à ALGER marchand de bois dans cette ville, trop jeune pilote pour être envoyé sur le front occidental mais sur le front russe pour y effectuer des heures, j'en avais 600 environ en grande partie comme pilote d'aéro-club et je m'appelais VERDUNOY Jean.

Nous roulions dans la campagne par des chemins impossibles et mes douleurs se reveillaient vivement. Nous avons faits de nombreux kilomètres avant d'arriver dans un château où je fus installé sur une porte arrachée et porté au grenier par un escalier monumental nanti d'un tube de pâté de crabes et d'un morceau de pain je restais là deux jours fenêtres closes dans trop distinguer le jour de la nuit. Ils sont enfin venus me chercher et installé dans un camion plein de matériel qui me tombait complètement dessus, j'échouais dans la salle de bal d'un petit village installé sur mon parachute et sur un tas de paille. J'étais avec des soldats allemands assez raisonnables qui me portaient à califourchon un à deux sur un fusil quand je leur demandais - je restais là longtemps trois semaines peut-être et je ne voyais personne qui aurait pu certifier que j'étais prisonnier français quand je fus emmené dans une caserne -- GOLDAP je crois -- et mis au cachot où j'étais enfoncé à même le ciment avec un peu de pain et d'eau, sans pouvoir faire un mouvement, ni voir personne de plusieurs jours, je me demoralisais rapidement.

Deux soldats étaient enfin cherché et porté auprès d'un camion dans lequel se trouvait déjà un capitaine aviateur russe portant ces qui lui couvraient toute la figure avec des trous pour les yeux, la mèche et le nez. Après m'avoir hissé près de lui : le camion s'était mis en marche, quand je lui eu fait comprendre que j'étais du NORMANDIE NIEMEN il se précipitamment penché sur moi et en m'enlacant plusieurs fois posé son masque sur ma figure dans des embrassades chaleureuses; Nous avons pris tous deux le train accompagné de deux sentinelles puis une voiture à --- KARLDAD je crois -- pour gagner le camp russe de BUCHOU près de PRAGUE.

Je fus installé à mon arrivée tout habillé sous une douche froide puis deshabillé et les vêtements tout trempés rhabillé une heure après. Je subis ensuite mon premier interrogatoire. J'étais toujours accroupi -- je le serais durant deux mois et demi -- et un docteur aussi prisonnier

un docteur russe prisonnier était venu me je ne sus pas grand chose de sa visite, mais je n'avais pas de gractures et avec un bistouri complètement rouillé avait voulu m'enlever un gros éclat prohéminent sur le pied gauche, cela s'était rès vite passé.

C'est dans ce camp que j'ai vu 3 Partisans russes capturés par les allemands autorisés à parler durant une heure avec leurs camarades prisonniers avant de gagner le poteau d'exécution, leur sérénité, les accolades et les "au revoir camarade" à leur départ m'ont terriblement impressionné.

Tant de courage et de patriotisme m'arrachait des larmes.

Je suis resté quelques semaines dans ce camp puis transporté à LOTZ pour y subir un autre interrogatoire. L'adjudant qui m'interrogeait avait travaillé à la Bibliothèque Nationale à PARIS et s'exprimait parfaitement en Français.

Fort correct, aimable même, il m'apprit qu'un autre avion russe avec un français à bord aurait été abattu en flammes, mais que le pilote avait pu sauter en parachute, il avait été fait prisonnier.

C'est plus tard, dans un camp d'ou venaient d'être extrait des prisonniers juifs polonnais que je rencontrais FELZER. Inutile de dire la joie que nous eûmes à nous retrouver, il était légèrement brûlé.

Là nous n'étions que des aviateurs russes prisonniers jusqu'au grade de lieutenant colonel compris ; ceux-ci furent cependant retirés rapidement.

Nous occupions deux baraques formant ainsi deux groupes de prisonniers distincts. Le groupe de cet autre baraque avait creusé un tunnel qui était près d'aboutir à l'extérieur lorsque les allemands s'en aperçurent, aucun ne voulut parler.

La repression fut immédiate.

Les prisonniers avaient été placés dans une baraque exiguës volents fermés un bout de pain ridicule par jour pendant 15 Jours.

Ils ne sortaient qu'une heure par jours de la barraque entourée de barbeles. Chaque fois que les camarades russe dont je faisais partie pouvaient s'approcher du barbelé ils balançaient un petit morceau de leur pain car la barraque que les autre ramassaient avant leur heure de sortie. ou FELDEER et moi faision de même.

Dans ce camp nous ne travaillons pas. Je commençais à me déplacer timidement avec mes deux batons et nous étions au mois d'octobre.

Debut novembre on nous transféra dans un camp BAD - ORB je vois et nous annonça que nous allions travailler, officiers compris.

Quinze jours plus tard nous nous retrouvions dans un commandement à STOKSCHATD. Là le travail se faisait sur une grande échelle. Nous étions employés dans une papeterie où du matin au soir on écorçait du bois, il fallait déplacer ces billes de bois pesant parfois un poids énormes, c'était absolument épuisant. Sans nourriture nous étions tous devenus cadavériques.

Jugeant FELDZER et moi que nous ne pourrions résister longtemps à ce traitement nous décidâmes de nous évader et nous mimâmes de côté un peu de sucre et de confiture que les allemands nous donnaient parcimonieusement une fois par semaine.

Cette évasion devait subir quelques retards? Un jour où accompagné d'un gardien j'étais rentré dans la boulangerie pour transporter le pain j'avais trouvé là un ouvrier français. Après lui avoir demandé en cachette un morceau de pain qu'il m'a refusé je lui ait dit de me fournir une carte pour faciliter mon évasion même refus. Et le soir le gardien nous déshabillant FELDZER et moi fouillent nos lits, prennent le peu de nourriture que nous cachions et dans une grande colère nous font comprendre que toute tentative d'évasion causera notre mort. On ne doutait plus que tout venait du garçon boulanger et nous apprîmes même qu'il avait ajouté que les deux français qui étaient avec les russes étaient communistes et bons à prendre sur le champ.

FELDZER qui avait retenu le nom de ce malheureux s'est occupé de lui après la guerre mais je ne sais ce que la justice des Charentes, dont il était originaire, a prononcé comme condamnation.

Après 15 Jours d'attente, le 15 décembre partiellement remis de mes blessures nous décidons de nous évader en rentrant au combat de la nuit ~~xxxxxxxx~~ tombante.

Une mauvaise interprétation fit que je m'évadais seul, profitant du moment où la sentinelle arrière s'était avancée de la porte d'entrée pour nous cacher derrière de l'écran que m'offrait la colonne de mes camarades je contournais le commandé qui était isolé dans la campagne et partais à perdre haleine dans nos champs labourés immense. Epuisé je m'allongeais et attendais sans bouger la sirène de la ville s'était mise en marche. La nuit tombait très vite et les soldats à bicyclette se croisaient sur la route sans s'engager dans les champs.

Puis j'avais vu un camion chargé de soldats venir se placer au coin du bois à 500 mètres le quel naturellement j'étais supposé aller. Il me fut relativement facile, la nuit venue d'éviter le bois et de franchir le barrage de route où j'entendais marcher et chuchoter les soldats allemands, ils n'avaient heureusement pas de chiens et quelques jours plus tard je me retrouvai dans un marais avec de l'eau jusqu'aux genoux. Je rebroussais chemin et l'étoile polaire dans le dos pénétrais dans les bois et m'en allais en France !

Couché le jour, marchant la nuit, pillant quelques silos de betteraves et de pommes de terre j'avancais. J'ai le troisième jour pris deux lapins dans la cabane d'un jardin d'une petite gare après que les lumières se fussent éteintes tard dans la nuit.

Nanti de mon couteau et de 18 Allumettes j'en ai vaguement dépeigné et fait ~~xxx~~ cuire un enveloppant l'autre dans mes chaussettes russes. J'ai marché ~~xxxx~~ cette viande presque crue avec délice.

Le 10^{ème} jour à l'aube j'ai débouché dans un village encaissé puis voyant un cycliste je me suis caché derrière le monument aux morts ; il ne me vit pas, mais continuer était trop risquer

et je gagnais les bois après être revenu sur mes pas. Je me suis arrêté dans une minuscule clairière au milieu de tout petits sapins et chaussé mes peaux de lapins retournées pour rechauffer mes pieds. Je somnolais lorsque j'entendis des voix d'enfants. J'avis un qui m'épiait, puis deux et je partis dans les sapins puis un sentier je me mis à y galoper mes peaux de lapins aux pieds lorsqu'un chasseur placé devant moi me mit en joue. Il m'intimait l'ordre de m'arrêter. J'étais pris, un autre chasseur beaucoup plus jeune vint se joindre à lui. Avec mon énorme US dans le dos je fus pris pour un russe mais je leur dis aussitôt que j'étais Français j'enlevais ma capote pour montrer ma tenue et aussitôt le plus jeune me mit en joue s'écriant aviateur, l'autre chasseur eut tout juste le temps de baisser son fusil et je restai persuader que s'il avait été seul ce jeune chasseur m'exécutait. J'ai su plus tard -- et j'ai pu constater la ruine de la ville de mon jugement pour vol de lapins -- que DARMSTADT avait été rasé par les bombardements alliés et cet homme avait du y perdre quelque membre de sa famille. Fusil baissé l'autre chasseur m'a conduit au village suivi de tout ces gosses qui faisaient les rabatteurs pour chasser la biche -- non sans m'avoir obliger à reprendre mes affaires et mes lapins.

Ce poste à biches ne m'avait pas porté bonheur.

Au village on m'avait mis dans la cour d'une laiterie mes lapins installées sur une barre et on était allé quérir un "

" Interrogatoires, empreintes et j'étais enfermé à la prison de la ville avec mes lapins comme seule nourriture.

Le lendemain j'étais transféré sous escorte au camp de LINBOURG. J'y arrivai le jour de Noël dans une baraque proche de celle de récents prisonniers de ARNHEM qui grouillaient par centaines.

Ce jour de NOEL 44 fut terrible. Par une tragique erreur l'aviation anglaise bombardà le camp au lieu de la gare citée toute proche.

Cela a été un carnage extraordinaire, une vision d'enfants, révolvi

révolver au poing les allemands interdisaient à quiconque de leur porter secours avant l'arrivée d'autres américains plus anciens logés de l'autre côté du camp. Ils arrivèrent enfin. Il y avait 117 Morts, mais d'autres très gravement blessés moururent la suite.

Dans la baraque du Français il y avait 5 Camarades qui jouaient ~~xx~~ ma carte quant à moi penché au 3 Lits superposés j'ai reçu une poutre dessus mais rien de grave car j'avais simplement 2 Côtes fêlées et une petite estafilade à la tête. Il s'est mis à neiger après de nous des médecins prisonniers opéraient des rescapés en s'éclairant avec du papier journal et lorsqu'ils mouraient nous prenions leurs doigts tachés de sang pour nous protéger du froid. A l'entrée du camp le corps sans tête de la sentinelle allemande gisait sur le toit de sa guérite soufflé par les explosions.

Au capitaine allemand qui m'avait interrogé le lendemain j'avais voulu faire croire que j'étais prisonnier de 1940 mais il avait un dossier devant lui et m'a déclaré que j'appartenais à la NORMANDIE NIEMEN et fait prisonnier en 1944, bien sûr j'acquiesçais et fier de sa perspicacité il m'offrit une cigarette, il me renvoya au camp de BAD - ORB à plus de 80 Kms de là.

La sentinelle était un type jeune particulièrement insupportable et méchant ; nous faisons halte dans des commandos et j'arrivais enfin à BAD - ORD piqué par sa baïonnette et insulté sans arrêt j'avais les pieds en sang.

Mis avec des prisonniers français -- par erreur sans doute mais ça commençait à aller mal pour les allemands et ils ne finissaient plus -- je déclarai que j'étais à NORMANDIE NIEMEN sur le front russe. Tollé général, communiste bien sûr et ils ne m'adressaient plus la parole, ils me prirent même un demi colis américain qui était remis à chaque arrivant.

J'allais donc avec les russes tout à côté et fus reçu à bras ouverts, ils me comblaient de nourritures et j'en étais gêné ; il est vrai que les choses ne tardèrent pas à se gâter pour les

allemands -- nous étions en Février -- les sentinelles s'éclaircissaient chaque jour et je crois même que le commandant camp criminel de guerre avait déguerpi nous commencions à nous servir en cachette dans les produits stockés.

J'oubliais avoir assister aux bombardements de jour de FRANCFORT par 200 Forteresses et la fuite éperdue de la population était quelque chose d'inimaginable.

Après quelques semaines supportables les americians n'étaient plus très loin. LE collègue du BAD - ORD resista quelques jours avec l'arrivée d'une unité ~~SS~~ mais la population hissa bientôt des drapeaux blancs et se rendirent.

Quand les chars Americains arrivèrent au camp les allemands ouvrirent les portes toutes grandes, mais elles furent refermées par les arrivants et franchies en les détruisants.

Descendu au village avec quelques ~~xxx~~ russes nous avons faits quelques bistrots et bus gratuitement bien sûr quelques pôt de bière; la peur des allemands étaient imaginable et les russes riaient ; leur comportement fût partout où ils rentrèrent d'une parfaite correction.

Les americains embarquerent les jours suivants les prisonniers par nationalité et je quittais mes camarades russes dans une effusion d'ambrassades.

J'ai eu droit à la séance de remise en condition dans un camp americain dans les chauds, vêtement neufs, et j'ai regagné la frontière toujours par route, aux environs du 20 Aout. J'étais à PARIS Trois jours plus tard.

Lors d'un court internement au camp des prisonniers de NUREMBERG en Décembre 1944 j'avais eu l'occasion par l'intermédiaire d'un prêtre français prisonnier et pour la première fois, de faire prévenir ma famille de ma présence dans les camps allemands.

Ma femme - quoique ayant reçu du NORMANDIE NIEMEN où k'avais été porté disparu -- me savait do

François M.

BAYSSADE XV

vie ; et c'est très rapidement qu'elle vint me rejoindre à PARIS à l'hôpital CHAPTAL sur lequel j'avais été dirigé.

Les jours suivants je poussai quelques pointes jusqu'au Ministère de l'Air, on ne trouvait aucun papier ! Si vous êtes porté disparu je n'ai aucun papier sur vous me répétait le commandant le centre des effectifs.

On mit enfin la main dessus. On y relevait deux nominations même grade à plus de 3 Ans d'intervalles ;

Aspirant AOUT 44 à me sortir du G S R et à nouveau en mars 44 à mon départ du NORMANDIE NIEMEN j'étais d'ailleurs toujours aspirant à ce moment là et j'usqu'en aout 1945 c'est à dire 4 ans plus tard.

Nommé lieutenant -- à 2 Galons -- pour services exceptionnels au réseau par LONDRES en Décembre I -- j'écris cela pour la première fois -- je pouvais les dommages que ma trop grande modestie avait causée.

Je dois beaucoup au Gal Bourjade qui m'a aidé à rattrapper partiellement cette injustice.

Mais comment continuer une bonne carrière militaire avec un tel handicap, c'est ce que j'ai pourtant fait malgré LAFANECHÉLE qui m'ouvrait les portes d'AIR FRANCE , j'ai quitté cette vie militaire astreignante et maussade en 1960 avec autant de plaisir que lorsque j'y étais entré 30 Ans plus tôt.

En 1972, je vis dans le village où je suis né attaché à la terre que je cultive moi-même chassant et pêchant beaucoup et je me sens parfaitement heureux.

De mes années de guerre je ne regrette rien de ce que j'ai fait, c'est du patriotisme et j'en avais beaucoup mon meilleur travail je l'ai accompli dans la résistance car NORMANDIE pour moi c'est surtout mon expérience de prisonnier. J'ai certes beaucoup souffert mais cela m'a permis de découvrir et d'aimer ces soldats russes qui jusqu'au bout de leurs épreuves et de leurs souffrances sont restés des combattants loyaux et sincères et toujours mes amis.